

Lettre à Ménécée

d'Épicure

(RMM 435)

*Traduction d'Octave Hamelin, corrigée et annotée**

Épicure à Ménécée, salut.

Quand on est jeune, il ne faut pas remettre à philosopher, et quand [122]
on est vieux, il ne faut pas se lasser de philosopher. Car jamais il n'est

* Par Guillaume Coqui. La traduction originale, à présent libre de droits, se trouve dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 18 (1910), p. 435–440. — Les interventions sont les suivantes : un découpage du texte est proposé, par le recours à l'alinéa et aux sauts de ligne ; la distinction des deux niveaux du texte original sur rouleaux, conformément aux indications de la récente édition de la Pléiade (*Les Épicuriens*, Paris, Gallimard, 2010 ; cf. p. 1081 du volume), est reproduite ; quelques choix de traduction sont « modernisés » (p. ex. « animal », ζῶον, devient « vivant », l'« anticipation », πρόληψις, devient « prénotion ») ; d'autres, *lorsque cela a du sens*, sont uniformisés (p. ex. « bienheureux », « béatitude » pour μακάριος et μακαριότης) ; quelques termes et distinctions techniques (p. ex. συμμετρησις ; συγγενικὸν / σύμφυτον) sont rétablis ; quelques faux sens et contresens sont rectifiés ; quelques amplifications qui relèvent davantage du commentaire que de la traduction sont supprimées ; la ponctuation est revue. La présente annotation est là pour témoigner de ces corrections ; elle évite tout commentaire sur le fond, dans la mesure du possible. Je me suis servi du texte grec de M. Conche dans son édition des *Lettres et Maximes* d'Épicure (Paris, 1987), et de celui de C. Bailey (*Epicurus, the Extant Remains*, Oxford, 1926) ; j'ai profité d'une lecture attentive de la traduction qu'a proposé J.-F. Balaudé de cette Lettre dans l'édition Goulet-Cazé de Diogène Laërce (Paris, 1999), ainsi que de la traduction de la Pléiade (vol. cité). — J'ai eu connaissance d'une correction semblable de la traduction Hamelin par un collègue du Tarn, M. Derrien ; en une occasion au moins, nous avons abouti à la même formulation. Mais je n'ai pas cherché à raboter le style d'Hamelin, vu surtout que, si celui d'Épicure ne recule pas devant l'effet, il sacrifie régulièrement l'élégance à l'exactitude. — La pagination du n° 18 de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, ainsi que le découpage par paragraphes dans Diogène, sont portés en marge. — La présente correction de la traduction d'Hamelin peut être redistribuée par qui le juge bon et utilisée à toutes fins autres que commerciales, pourvu que son statut philologique reste clair. — Les caractères utilisés sont le T_EX Gyre Schola de Bogusław Jackowski & Janusz M. Nowacki, basé sur le *Century Schoolbook L* d'urw, et l'implémentation T_EX (dans psgreek, par Alexej Kryukov & Christian Justen) du *Greek Garamond* de Carmelo Lupini. Mis en page sous L^AT_EX.

trop tôt, ni trop tard, pour travailler à la santé de l'âme. Or, celui qui dit que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée, ou est passée pour
5 lui, ressemble à un homme qui dirait que l'heure d'être heureux n'est pas encore venue pour lui, ou qu'elle n'est plus. Le jeune homme et le
vieillard doivent donc philosopher l'un et l'autre, celui-ci pour rajeunir au contact du bien, en se remémorant les jours agréables du passé ;
celui-là afin d'être, quoique jeune, tranquille comme un ancien en face
10 de l'avenir. Par conséquent, il faut méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur, puisque, lorsqu'il est à nous, nous avons tout, et que, quand il nous manque, nous faisons tout pour l'avoir.

Attache-toi donc aux enseignements que je n'ai cessé de te donner et [123]
que je vais te répéter ; mets-les en pratique et médite-les, en comprenant
15 que ce sont là les éléments d'une vie bonne ¹.

Commence par te persuader qu'un dieu est un vivant incorruptible ²
et bienheureux, te conformant en cela à la notion commune ³ qui est gravée en toi. N'attribue jamais à un dieu rien qui soit en opposition
avec l'incorruptibilité ni en désaccord avec la béatitude ; mais regarde-le
20 toujours comme possédant tout ce que tu trouveras capable d'assurer son incorruptibilité et sa béatitude. Car les dieux existent, attendu que la connaissance que nous en avons est évidente ⁴. Mais quant à leur nature, ils ne sont pas tels que la foule le croit.

Et celui-là n'est pas impie qui nie les dieux de la foule, c'est celui qui
25 attribue aux dieux ce que leur prêtent les opinions de la foule. Car les affirmations de la foule sur les dieux ne sont pas des prénotions ⁵, mais bien de fausses présomptions ⁶. <Et ces présomptions fausses font que> ⁷ les dieux sont pour les méchants la source des plus
grands maux, <comme ils sont, d'autre part, pour les bons> la source des plus grands biens. C'est en affinité avec ses propres
30 vertus que l'on accueille ses semblables, et que l'on regarde comme étranger tout ce qui s'en écarte.

[124]

(RMM 436)

1. Στοιχεῖα τοῦ καλῶς ζῆν. 2. Ἄφθαρτον. 3. Κοινὴ [...] νόησις. 4. Ἐναργῆς [...] γνῶσις.
5. Προλήψεις. 6. Ὑπολήψεις ψευδεῖς. 7. Glose d'Hamelin. On peut la conserver, n'ayant pas nécessairement besoin d'admettre qu'Épicure joue ici du discours indirect libre (cf. l'ajout suivant). On peut comprendre que la superstition rend les dieux funestes à la foule, et que leur connaissance droite les rend fastes aux sages. — Le passage correspondant à nos lignes 27–31 est de toute façon très vraisemblablement corrompu. Il a fallu en traduire à neuf la dernière phrase. Selon Conche, celle-ci devrait avoir pour sujet les dieux eux-mêmes ; suivant plutôt Balaudé, j'ai rendu sa portée aussi vague que possible.

Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous. Car tout bien, et tout mal, réside dans la sensation : or la mort est privation
35 de toute sensibilité. Par conséquent, la connaissance <de cette vérité> que la mort n'est rien pour nous, nous rend capables de jouir de cette vie mortelle, non pas en y ajoutant la perspective d'une durée infinie, mais en nous enlevant le désir de l'immortalité¹. Car il ne reste plus
40 rien à redouter dans la vie, pour qui a vraiment compris qu'il n'y a pas à redouter de ne pas vivre². [125]

On prononce donc de vaines paroles quand on soutient que la mort est à craindre, non parce qu'elle sera douloureuse étant réalisée, mais parce qu'il est douloureux de l'attendre. Ce serait en effet une crainte vaine et sans objet que celle qui serait produite par l'attente
45 d'une chose qui, actuelle et réelle, ne cause aucun trouble. Ainsi, celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous sommes, la mort n'est pas là, et que, quand la mort est là, nous n'y sommes plus. Donc la mort n'a de rapport ni aux vivants, ni aux morts, puisqu'elle n'a
50 rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus. Mais la multitude fuit la mort tantôt comme le pire des maux, tantôt comme le terme des choses de la vie³.

<Le sage, au contraire,>⁴ n'a pas peur de ne pas vivre⁵ : car la vie [126] ne lui est pas à charge, et il n'estime pas non plus qu'il y ait le moindre mal à ne pas vivre⁵. De même que ce n'est pas toujours la nourriture la plus abondante qu'il choisit, mais parfois la plus agréable, pareillement ce n'est pas toujours de la plus longue durée qu'il veut cueillir le fruit, mais de la plus agréable.

Quant à celui⁶ qui conseille aux jeunes gens de bien vivre et aux
60 vieillards de bien finir, son conseil est dépourvu de sens, non seulement parce que la vie a du bon⁷, mais parce que le soin de bien vivre et celui de bien mourir ne font qu'un⁸. On fait pis encore quand on dit qu'il est bien de *ne pas naître*, ou,

(RMM 437)

1. La traduction Hamelin cassait le paradoxe revendiqué en adoucissant l'opposition οὐκ [...] ἀλλά. 2. Τὸ μὴ ζῆν. 3. Hamelin enrichit le texte (οἱ πολλοὶ τὸν θάνατον ὅτε μὲν ὡς μέγιστον τῶν κακῶν ψεύγουσιν, ὅτε δὲ ὡς ἀνάπαυσιν τῶν ἐν τῷ ζῆν) jusqu'au contresens (« la multitude tantôt fuit la mort comme le pire des maux, tantôt <l'appelle> comme le terme des <maux> de la vie »), même si le résultat est séduisant. 4. Ajout de Marcus Meibomius à peu près unanimement repris. 5. Τὸ μὴ ζῆν toujours. 6. Ettore Bignone suggère qu'il peut s'agir de Mimnerme (fin du VII^e s.). 7. Ἄσπαστόν. La précision d'Hamelin (« même pour le vieillard ») relève du commentaire. 8. Je supprime un membre de phrase qui semble un pur commentaire, même s'il est juste : « puisque le dernier moment qui précède la mort appartient encore à la vie ».

*une fois né, [de] franchir au plus vite les portes de l'Hadès*¹.

65 Car si l'homme qui tient ce langage est convaincu, comment ne [127]
sort-il pas de la vie ? C'est là en effet une chose qui est toujours à
sa portée, s'il veut sa mort d'une volonté ferme. Que si cet homme
plaisante, il montre de la légèreté en un sujet qui n'en comporte
pas.

70 Et² rappelle-toi que l'avenir n'est ni à nous ni pourtant tout à fait
hors de nos prises, de telle sorte que nous ne devons ni compter sur lui
comme s'il devait sûrement arriver, ni nous interdire toute espérance,
comme s'il était sûr qu'il dût ne pas être.

Il faut encore se rendre compte que, parmi nos désirs, les uns sont
75 naturels, les autres vains³, et que, parmi les désirs naturels, les uns
sont nécessaires et les autres naturels seulement. Parmi les désirs
nécessaires, les uns sont nécessaires pour le bonheur, les autres pour
la tranquillité du corps, les autres pour la vie même. Et, en effet, une
étude⁴ non erronée des désirs doit rapporter tout choix et tout rejet à la
80 santé du corps et à l'ataraxie <de l'âme>, puisque c'est là la fin de la vie
bienheureuse⁵.

Car nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble [128]
de l'âme. Lorsqu'une fois nous y avons réussi, toute l'agitation de
l'âme tombe, le vivant n'ayant plus à s'acheminer vers quelque
85 chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le
bien de l'âme et celui du corps. Nous n'avons en effet besoin du
plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de
la douleur ; <et quand nous n'éprouvons pas de douleur>⁶ nous
n'avons plus besoin du plaisir.

90 C'est pourquoi nous disons que le plaisir est le principe et la fin de la
vie bienheureuse.

En effet, d'une part, le plaisir est reconnu par nous comme le bien [129]
primitif et congénital⁷, et c'est lui qui donne naissance⁸ à tout choix
et à tout rejet ; d'autre part, c'est toujours à lui que nous aboutissons,

1. Citations de Théognis de Mégare (*Élégies*, I, v. 425 & 427). 2. Je supprime une
longue transition d'Hamelin sans correspondant dans le grec. 3. Littéralement :
« vides » (κενάι). J'ôte la glose « et sans objet naturel ». 4. Θεωρία. 5. Τοῦ μακαρίως
ζῆν [...] τέλος. 6. Ajout de Gassendi universellement accepté. 7. Traduction de
Balaudé pour συγγενικόν. 8. Ἀπὸ ταύτης καταρχόμεθα πάσης αἰρέσεως καὶ φυγῆς. La
traduction Hamelin m'a paru suffisante, même si l'on n'y entend pas l'écho d'ἀρχή.

95 puisque c'est l'affection¹ que nous prenons pour critère² afin de
mesurer et d'apprécier n'importe quel bien³. Mais, précisément
parce que le plaisir est le bien primitif et connaturel⁴, nous ne
recherchons pas⁵ tout plaisir, mais il y a des cas où nous passons
100 par-dessus beaucoup de plaisirs, savoir lorsqu'ils doivent avoir pour
suite des peines qui les surpassent; et, d'autre part, il y a des
douleurs que nous estimons valoir mieux que des plaisirs, savoir
lorsque, après avoir longtemps supporté les douleurs, il doit résulter
de là pour nous un plaisir qui les surpasse.

(RMM 438)

105 Tout plaisir, du fait de sa nature appropriée⁶, est donc un bien, et
cependant tout plaisir n'est pas à rechercher; pareillement, toute douleur
est un mal, et pourtant toute douleur n'est pas faite pour être évitée.

 Cela n'empêche pas, bien entendu, qu'il faille juger de tout cela par
la mesure comparative⁷ et la considération des avantages et des
inconvenients à attendre. Car⁸ il y a des cas où nous traitons le
110 bien comme un mal, et le mal, inversement, comme un bien.

[130]

 Si c'est un grand bien, à notre avis, que de se suffire à soi-même⁹, ce
n'est pas qu'il faille toujours vivre de peu, mais afin que, si l'abondance
nous manque, nous sachions nous contenter du peu que nous aurons,
bien persuadés que ceux-là jouissent le plus vivement de l'opulence qui
115 ont le moins besoin d'elle, et que tout ce qui est naturel est aisé à se
procurer, tandis que ce qui est vain¹⁰ est malaisé <à se procurer>¹¹.

 En effet, des mets simples causent un plaisir égal à celui d'une
table opulente, pourvu que toute la douleur liée au manque soit
supprimée¹²; et, d'autre part, du pain et de l'eau procurent le plus
120 vif plaisir à celui qui les porte à sa bouche après en avoir senti la
privation. L'habitude d'une nourriture simple, et non celle d'une
nourriture luxueuse, convient donc pour donner la pleine santé,
pour laisser à l'homme toute liberté de se consacrer aux occupa-
tions¹³ nécessaires de la vie, pour nous disposer à mieux goûter
125 les repas luxueux, lorsque nous les faisons après des intervalles de

[131]

1. Πάθος. 2. Je rends ainsi κρίνοντες. 3. Hamelin glose plus avant, en ajoutant « si complexe qu'il soit ». 4. Σύμφυτον. 5. On peut se passer, comme Balaudé, de la négation. 6. Διὰ τὸ φύσιν [...] οἰκείαν. 7. Συμμέτρησις. Hamelin commente (justement) mais ne traduit pas, en ajoutant « où le plaisir sert d'unité »; et, en fin de phrase, « c'est-à-dire encore par un recours au plaisir ». 8. Hamelin commente ici : « le plaisir est toujours le bien, et la douleur le mal, mais... ». 9. Λαυτάρκεια. 10. Hamelin glose κενόν (litt. « vide ») par « ce qui ne répond pas à un désir naturel ». 11. Explicitation d'Hamelin. 12. Contresens d'Hamelin sur cette phrase. 13. Plutôt que « devoirs » (χρήσεις).

vie frugale, enfin pour nous mettre en état de ne pas craindre la fortune¹.

Lors donc que nous disons que le plaisir est la fin², nous ne parlons pas des plaisirs de l'homme déréglé, ni de ceux qui consistent dans la jouissance³, ainsi que l'écrivent des gens qui ignorent notre doctrine, ou qui la combattent et la prennent dans un mauvais sens. Le plaisir dont nous parlons est celui qui consiste, pour le corps, à ne pas souffrir et, pour l'âme, à être sans trouble.

Car ce n'est pas une suite ininterrompue de jours passés à boire et à manger, ce n'est pas la jouissance³ des jeunes garçons et des femmes, ce n'est pas la saveur des poissons et des autres mets que porte une table somptueuse, ce n'est pas tout cela qui engendre la vie heureuse ; mais c'est le raisonnement⁴ sobre, qui cherche⁵ les motifs de tout choix et de tout rejet, et qui repousse les opinions d'où provient pour les âmes le plus grand trouble.

[132]

(RMM 439)

Or, le principe de tout cela et par conséquent le plus grand des biens, c'est la prudence⁶. Il faut donc la mettre au-dessus de la philosophie même⁷, puisqu'elle est la source de toutes les vertus, en nous enseignant qu'il n'y a pas moyen de vivre agréablement⁸ si l'on ne vit avec prudence, honnêteté et justice, <et qu'il est impossible de vivre avec prudence, honnêteté et justice>⁹ si l'on ne vit agréablement. Les vertus, en effet, sont connaturelles à la vie agréable¹⁰, et, inversement, la vie agréable en est inséparable.

Et maintenant y a-t-il quelqu'un que tu mettes au-dessus du sage¹¹ ? Il s'est fait sur les dieux des opinions pieuses ; il est constamment sans crainte en face de la mort ; il a su comprendre par le raisonnement quelle est la fin de la nature, se rendant compte que le terme extrême des biens¹² est facile à atteindre et à réaliser dans son intégrité, tandis que

[133]

1. Plutôt que « mauvaise fortune » : Épicure se contente d'écrire ἡ τύχη. 2. Τέλος. Hamelin ajoute « de la vie ». 3. Ἀπόλαυσις. 4. Et non « entendement » (λογισμός).
5. Épicure parle bien de chercher (ἐξερευνᾶν) et non de trouver. 6. La φρόνησις. 7. Le texte est légèrement controversé ; Balaudé traduit différemment, identifiant philosophie et prudence. 8. Ἡδέως (« avec plaisir »). 9. Ajout d'Estienne généralement accepté ; Balaudé choisit de s'en passer, ce qui oblige à construire autrement et donne « [...] qu'il n'est pas possible de vivre avec plaisir sans vivre avec prudence, et qu'il n'est pas possible de vivre de façon bonne et juste sans vivre avec plaisir ». 10. Συμπεφύκασι [...] αἱ ἀρεταὶ τῷ ζῆν ἡδέως. 11. Parler de « sage » (Hamelin) est un commentaire.
12. Je reprends faute de mieux, pour τὸ μὲν τῶν ἀγαθῶν πέρας [...], τὸ δὲ τῶν κακῶν, la traduction de Jules Martha pour l'expression équivalente de Cicéron *fines bonorum et malorum*. Ce sont en tout état de cause des descriptions (opaques) respectivement du plaisir et de la douleur.

le terme extrême des maux est étroitement limité quant à la durée ou
155 quant à l'intensité ; il se moque <du destin,>¹ dont certains font le maître
absolu des choses ; il dit au contraire que, <parmi les événements, les
uns relèvent de la nécessité,>² d'autres de la fortune³, les autres, enfin,
de notre propre pouvoir, voyant que la nécessité n'est pas susceptible
160 qu'on lui impute une responsabilité, que la fortune est quelque chose
d'instable⁴, tandis que notre pouvoir propre, soustrait à toute domi-
nation étrangère, est ce à quoi s'adressent naturellement⁵ le blâme et
son contraire ;

Et certes, mieux vaudrait s'incliner devant les mythes⁶ sur les [134]
dieux que de se faire les esclaves du destin des physiciens, car les
165 premiers nous promettent que les dieux se laisseront fléchir par les
honneurs qui leur seront rendus, tandis que le second ne comporte
qu'inflexible nécessité.

il n'admet pas, avec la croyance populaire, que la fortune soit une divinité,

Car jamais un dieu n'agit sans ordre⁷.

170 ni qu'elle soit une cause inconstante⁸ : il <ne> croit <pas>⁹, en effet, que
la fortune distribue aux hommes le bien et le mal, suffisant ainsi à faire
leur bonheur <et leur malheur>¹⁰, mais il croit en revanche qu'elle leur
fournit l'occasion et les éléments¹¹ de grands biens et de grands maux ;
enfin il pense qu'il vaut mieux échouer par mauvaise fortune¹², ayant
175 bien raisonné¹³, que réussir par heureuse fortune sans avoir raisonné¹⁴. [135]

Ce qui peut nous arriver de meilleur dans nos actions étant de voir
ce qui est bien jugé favorisé aussi par le hasard¹⁵. (RMM 440)

Médite donc tous ces enseignements et tous ceux qui s'y rattachent ;
médite-les jour et nuit, à part toi et aussi en commun avec qui t'est
180 semblable¹⁶. Si tu le fais, jamais tu n'éprouveras le moindre trouble en

1. C'est Usener qui ajoute ici le terme εἰμαρομένη. 2. Les manuscrits sont visiblement lacunaires ; il faut suppléer (ici, comme Usener), et il n'y a pas de doute réel que le texte d'origine ne revienne à peu près à cela. 3. Τύχη. On pourrait traduire « hasard » (comme Conche), mais la référence à la religion ou au mythe serait moins transparente.
4. ἄστατον. Hamelin glose en ajoutant « et insaisissable ». 5. Plutôt que « proprement ».
6. Je simplifie. Épicure dit plus simplement encore « suivre le mythe ». 7. Ἀτάκτως.
8. Ἀβέβαιον. 9. Ajout d'Usener, que Balaudé refuse ou plutôt déplace. 10. Ajout d'Hamelin. 11. « L'occasion et les éléments » (Hamelin) glose ἀρχαί, soit littéralement « principes » ou « commencements ». 12. Ἀτυχεῖν, et plus loin εὐτυχεῖν. 13. Plutôt que « après avoir bien calculé » (εὐλογίστως), même si ce raisonnement revient à un calcul.
14. Et non « après avoir mal calculé ». 15. La traduction de ce dernier membre de phrase est reprise à Conche. 16. Hamelin traduit (excessivement) : « avec un compagnon de vertu ».

songe ou éveillé, mais tu vivras comme un dieu parmi les hommes. Car un homme qui vit au milieu de biens immortels a cessé d'être pareil aux animaux¹ mortels.

1. Je conserve « animaux » pour l'euphonie.